

DOUFFIAGUES - SUEUR,

# LE COMBAT DES GRANDS FAUVES

Une voyante l'avait prédit, le 4 janvier 1982 : « Il ne finira pas son mandat. » La décennie 1980 reste pourtant marquée du sceau Jacques Douffiagues. Le haut fonctionnaire - brillant, un battant - n'a que 39 ans lorsqu'il devient maire d'Orléans, après le décès de Gaston Galloux, en 1980.

Aux municipales de 1983, cet UDF ultra-libéral élimine le socialiste Jean-Pierre Sueur, qui l'a pourtant battu aux législatives de 1981. Le maire met l'accent sur le dynamisme économique et assure par ailleurs, de 1986 à 1988, les fonctions de ministre délégué aux Transports.

## TROP DROITIER ?

Mais son échec cuisant aux législatives de 1988, alors que Charles Pasqua avait redessiné sa circonscription en faveur de la droite, marque un tournant. Des gaullistes locaux lui auraient conservé une rancœur pour avoir évincé Henri Duvillard de la députation, en 1978. Ils lui reprocheraient également son côté trop droitier, et sa distance avec les Orléanais... Blessé, il se retire de la vie politique active, six mois avant les municipales de 1989, au profit de Jean-Louis Bernard, radical valoisien, et devient consultant à Paris.

A-t-il craint, également, les conséquences de la révélation d'affaires dérangeantes, dont certains contrats passés par l'Agence de développement économique Adeco, brandies par Jean-Pierre Sueur, son opposant bien renseigné ? « Si cette hypothèse est juste, Jacques Douffiagues a jugé préférable, pour que ses amis



30 SEPTEMBRE 1988

Dernier conseil municipal pour Jacques Douffiagues (à gauche) qui adoube Jean-Louis Bernard (à droite). Le premier décédera en 2011, le second en 2020, après avoir été longtemps député.



24 MARS 1989

Jean-Pierre Sueur, ceint de son écharpe de maire, dont il a tant rêvé en se rasant...

gardent la ville, de faire élire comme maire Jean-Louis Bernard, chirurgien respecté, beaucoup plus centriste que lui-même et correspondant mieux à l'histoire d'Orléans», suggérait, en juillet 2025, le socialiste.

Le tour de passe-passe échoue. La gauche a tiré les leçons de son échec lors de la précédente et rude bataille des municipales. Arrivé en 1973 à Orléans, l'universitaire Jean-Pierre Sueur a eu le temps de tisser sa toile, jusqu'aux francs-maçons.

### « SI LE PRODUIT EST BON... »

Alors que l'affable Jean-Louis Bernard propose « un contrat à continuer ensemble » avec, pour nouveauté, la possibilité de « rendre la Loire navigable à Orléans », le rocardien met en avant des enjeux sociétaux forts, comme l'avenir des quartiers. Il entend faire entrer Orléans « dans l'an 2000 » et s'entoure d'une équipe à la fois ouverte et représentative. Moins partisane qu'en 1983.

Jean-Pierre Sueur excelle dans l'art d'arpenter le terrain médiatique. « Si le produit est bon, il se vend presque tout seul », commentait, en mars 1989, sa directrice de

communication. Il se démène d'autant plus que son adversaire principal n'est plus pénalisé par une candidature, un temps évoquée, de l'ancien ministre gaulliste Michel Jobert.

Arrivé second au premier tour (40 %, à un point de Jean-Louis Bernard qu'il nomme perfidement « le maire intérimaire » durant la campagne), le socialiste dispose d'une plus grande réserve de voix et l'emporte de 764 bulletins.

### REFUS DE « SORTIR LE CARNET DE CHÈQUE »

Le nouvel édile s'attache aux symboles. Il se recueille sur la tombe de l'ancien leader (PS) Michel de la Fourrière, décédé en 1988, puis plante un arbre de la liberté. « Dommage qu'on n'en plante pas mille », ironise déjà Bruno Duval, son adjoint à l'écologie.

Jean-Pierre Sueur a d'autres priorités. Il découpe la ville en dix quartiers, se plonge dans Banlieue 89, tranche en faveur d'une médiathèque futuriste et refuse de « sortir le carnet de chèque » pour épargner à l'USO un redressement judiciaire, qui sera effectif en décembre 1989. Des choix assumés. D'autres suivront, jusqu'en 2001. La défaite de ce maire bâtisseur sera alors amère.